

Pierre Béguin

Condamné
au bénéfice
du doute

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'AIDES À LA PUBLICATION

OUVRAGE IMPRIMÉ AVEC LE SOUTIEN
DE LA RÉPUBLIQUE ET CANTON DE GENÈVE



AVEC · LE · SOUTIEN
· · · · · DE · LA
VILLE · DE · GENÈVE



« CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE »,
TROIS CENT SOIXANTE-DEUXIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
DE JANINE GOUMAZ ET DE BETTY SERMAN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
ILLUSTRATION DE COUVERTURE : DOMINIQUE NICOLLIN
« QUITTE OU DOUBLE », 2015. DIPTYQUE 76 x 46 CM, DÉTAIL
ACRYLIQUE SUR TOILE. COLLECTION PRIVÉE
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-400-7

Tous droits réservés

© 2016 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR

GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE

WWW.CAMPICHE.CH

« Ôtez la pierre »

JEAN 11, 39

AVERTISSEMENT

MALGRÉ LES RÉFÉRENCES ET EMPRUNTS À UNE AFFAIRE JUDICIAIRE CÉLÈBRE, ET ENCORE DANS BIEN DES MÉMOIRES, AU PROCÈS QUI L'A COURONNÉE, À LA LITTÉRATURE ET AUX NOMBREUX ARTICLES DE PRESSE QUI LUI FURENT CONSACRÉS, CETTE HISTOIRE RESTE UNE FICTION DONT LES PERSONNAGES TENDENT VERS UNE COHÉRENCE PSYCHOLOGIQUE, NON PAS VERS LEUR VÉRITÉ HISTORIQUE.

PROLOGUE

IL FALLAIT que quelque chose arrivât, vous comprenez ! Pourquoi ? Mais par ennui, comme toujours ! La vie est trop longue quand il faut seulement passer le temps ! Un grand terrain vague avec ses lignes de fuite et ses horizons perdus. On cherche des repères, des signalisations. Voilà la véritable explication de tous nos actes. L'homme n'est pas fait pour vivre béatement. Il lui faut du grand, de l'intense, de l'inattendu ! Même la guerre, même la mort, plutôt que rien ! Alors on se crée une vie de complications, de souffrances, de drames sans se demander où cela nous mène. Et l'on ne comprend que le train des événements nous emporte qu'après qu'il est trop tard pour en descendre.

Ah ! Si j'avais eu alors pour conscience un Horatio humble et confiant, peut-être aurais-je échappé à ce démon de l'orgueil qui a ruiné toute mon existence. Car l'humilité, voyez-vous, comporte une soumission délibérée aux revers du destin, une libre

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

acceptation des événements. Là où l'humiliation avilit l'âme, lui infligeant une sorte de lésion morale difficilement guérissable, l'humilité la sanctifie. Qui a prétendu que l'humiliation ouvrait les portes de l'enfer, et l'humilité celle du paradis ?

Pour moi, ce furent les portes de l'enfer. Elles s'ouvrirent brusquement un soir de mai, il y a plus de trente ans. Et parfois, dans la solitude d'une fin d'après-midi, en passant devant certains lieux familiers où se sont figés mes souvenirs ou mes cauchemars, un passage, une entrée d'immeuble, une fenêtre même, il m'arrive de ressentir ce léger vertige qui vous saisit à chaque fois qu'une brèche s'ouvre dans le temps : les images se brouillent soudain, le passé et le présent se confondent comme dans un phénomène de surimpression. J'éprouve alors la curieuse sensation que, si je me glissais vraiment dans cette brèche, je retrouverais tout intact, les événements, les personnes, les voix, comme si le temps était une substance immobile et inaltérable...

HÉLÈNE KURMANN — *Ce soir-là, comme tous les jeudis soirs, mon mari m'avait conduite à l'ouvroir de ma paroisse. Nous étions sortis par le garage et je me souviens avoir moi-même fermé à clé de l'intérieur la porte principale de la maison. C'est une voisine qui m'a ramenée.*

LE PRÉSIDENT — *Quelle heure était-il ?*

HÉLÈNE KURMANN — *23 heures...*

LE PROCUREUR — *Je crois que c'était un peu plus tôt car l'alerte a été donnée à 22 h 58.*

HÉLÈNE KURMANN — *Je n'ai pas regardé l'heure... J'ai aperçu une bicyclette noire appuyée contre la baie du jardin, juste à côté de l'entrée. Je ne m'en serais*

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

probablement pas étonnée si, dans le même temps, je n'avais pas remarqué de la lumière sur le perron. J'étais pourtant certaine d'avoir éteint la lampe du porche avant de partir. Et mon mari n'avait guère l'habitude de recevoir des visites si tardives. En introduisant la clé dans la serrure, j'ai constaté à ma grande surprise qu'elle n'était pas fermée...

LE JOURNALISTE — *Intriguée, Hélène Kurmann s'avance dans le corridor lorsqu'elle entend du bruit au fond du couloir, dans le studio réservé à son fils, puis les cris de son mari qui appelle à l'aide, aussitôt suivis par plusieurs coups de feu. Elle se précipite vers la porte du studio, ouvre et se retrouve nez à nez avec le canon d'un revolver braqué sur elle. Elle repousse la porte, traverse précipitamment le corridor, dévale le perron, hurle au secours, avant qu'une balle ne l'atteigne à l'omoplate. Elle tombe au bas de l'escalier, se relève, court vers la clôture du voisin en appelant à l'aide. Curieusement, l'inconnu ne la poursuit pas. Il retourne dans la maison où gémit encore faiblement la victime, sort un long couteau de la poche intérieure de son manteau et, froidement, l'enfonce à quatre reprises dans le corps inerte...*

LE VOISIN — *Alerté par les cris et les coups de feu, je me suis approché de la clôture d'où je distinguais, à quelques mètres, M^{me} Kurmann étendue. Aurais-je voulu intervenir que je ne l'aurais pas pu, j'étais enfermé dans mon propre jardin. Haletant, à demi dissimulé par des arbustes, j'ai vu le meurtrier descendre le perron, traverser l'allée d'un pas tranquille, enfourcher son vélo et s'éloigner en direction de la ville. J'ai eu le temps de remarquer que la lampe clignotait comme si la dynamo fonctionnait mal et que la bicyclette émettait une sorte de grincement à chaque tour de pédalier...*

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

LE GREFFIER — *Sous le choc, blessée superficiellement à l'épaule, Hélène Kurmann revient dans le studio où règne le plus grand désordre. Objets brisés répandus sur le sol, armoire et tiroirs ouverts, fouillés à la hâte. Et au milieu du désastre, son mari gisant sur le dos, le ventre labouré de coups de couteau, une chaussure manquant à son pied. Elle veut lui faire boire un verre de cognac. Le voisin, qui entretiens l'a rejointe, lui explique doucement que ce n'est plus la peine. Il est environ 22 h 55. La première voiture de police, qui patrouillait dans la région, est arrivée sur les lieux du crime moins de cinq minutes après que l'alerte a été donnée et les premières recherches ont été entreprises dans la direction où avait fui l'assassin. Mais cette région est sillonnée de chemins entourés de bosquets et de taillis. Près du portail, à l'endroit où était appuyé le vélo, un gendarme a ramassé un bouton de manteau sur lequel était resté accroché un bout de fil. M^{me} Kurmann a donné un vague signalement de l'assassin: « Très grand, mince, cheveux foncés, plus de trente ans, bien habillé. » Vers 23 h 10, une ambulance l'emène à l'hôpital. Une trentaine d'inspecteurs de la Sûreté et de gendarmes accompagnés d'un chien policier sont retournés sur les lieux en début de matinée. Ils ont fouillé méthodiquement les jardins, les prés et les champs situés en bordure des routes proches sans aucun résultat de valeur...*

L'INSPECTEUR — *Il semble peu probable que l'assassinat de Louis Kurmann soit l'acte d'un rôdeur: on a retrouvé, sur la table de sa chambre, contenant pièces et billets, le porte-monnaie et le portefeuille de la victime. On pense plutôt que l'assassin connaissait les habitudes de la famille. M^{me} Kurmann ne sort jamais le soir sauf les jeudis où elle*

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

participe aux réunions de couture de sa paroisse. De plus, son fils a reçu le soir du crime deux appels téléphoniques sur son lieu professionnel. Les deux fois, la communication a été coupée au moment où il répondait. La victime connaissait-elle son assassin ? Le meurtre s'est produit dans la chambre occupée par le fils. Or, il n'est pas dans les habitudes d'introduire tard le soir un inconnu dans sa maison. Le fils de la victime, par ailleurs, a donné un renseignement intéressant : son père avait coutume de laisser ouvert le volet de sa chambre à coucher jusqu'au moment où il se mettait au lit. Dans tous les cas, on se demande quel genre de forcené a pu assassiner aussi sauvagement un homme âgé, tirer sur son épouse, revenir « assurer » la victime de quatre coups de poignard avec une férocité inouïe, avant de disparaître à vélo dans la nuit sans avoir rien volé...

Ce forcené, c'était moi...

C'était moi selon les conclusions du verdict qui ont couronné mon procès. C'était moi selon l'opinion publique. C'était moi encore selon les chroniqueurs judiciaires. Tous m'ont jugé mais personne ne m'a éclairé. Tous m'ont condamné mais personne ne m'a vraiment entendu.

Car ce forcené mis en examen et inculpé un mois et demi après les faits – excusez ce moment d'immodestie, mais tel fut le portrait qu'on en dressa alors –, ce forcené n'était pas n'importe qui : M^e Philippe Joncour, avocat reconnu, civiliste de réputation internationale, ancien bâtonnier au barreau, député au Grand-Conseil de la République et du canton de Genève, chef d'un parti politique influent, administrateur, président et vice-président de multiples conseils d'administration parmi les plus

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

importants du pays. Un homme hors du commun – disait-on volontiers – dont le prestige n'est pas l'unique fruit de ses titres ou de ses fonctions. Il charme, séduit, envoûte ceux qui l'approchent. Brillant dans les mondanités, tantôt courtois, spirituel, ironique, il sait mieux que personne commenter le dernier livre à la mode. Sa culture est immense, sa conversation étincelante, sa puissance de travail prodigieuse. Exigeant pour les autres autant que pour lui, il ne supporte ni l'à-peu-près ni la médiocrité. À ses opposants politiques, il ne laisse pas ignorer qu'il les tient pour des crétins. Il en est qui ne lui pardonnent pas ses répliques ou ses jugements sans appel. Certains le haïssent, d'autres l'admirent ; beaucoup le craignent mais tous le respectent. Cet homme-là, un forcené qui assassine sauvagement un homme qu'il n'a jamais rencontré ?

J'ai eu parfois du mal à m'intéresser à mon propre procès. L'instruction d'audience, le réquisitoire, les plaidoiries, les querelles d'experts ne me concernaient pas. Cela tenait-il au fait que toute cette comédie avait si peu de rapports avec la réalité, que l'homme qu'on jugeait me semblait si étranger ? Ou que mes avocats tendaient à me déposséder de mon procès pour en faire leur affaire ? En regard de la complexité que chaque être humain présente, le jugement tend spontanément, et presque inconsciemment, à la simplification. Il s'ingénie à discerner dans un tempérament les lignes nettes, à en offrir un tracé continu, cohérent, à expliquer les ressorts des actes les plus abominables par les seuls sentiments que l'on puisse aisément cataloguer : cupidité, jalousie, haine, amour contrarié.

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

La Justice n'échappe pas à ce mécanisme. Alors, quand elle applique sur les faits son unique logique, *is fecit cui prodest*, elle risque de se laisser entraîner aux pires erreurs. Reconnaissez-le ! Il est sur la carte de l'âme humaine bien des régions inexplorées, des terres inconnues que la psychologie balbutiante ignore. Que d'inexpliqué en l'homme ! Et surtout, que d'inexplicable !

Tous ceux qui, comme moi, ont longtemps remué la soupe judiciaire savent comment elle est cuite. La Justice est moins la tentative raisonnée de reconstituer ensemble le puzzle de la vérité qu'une sombre bagarre à propos d'un miroir éclaté dont accusation et défense brandissent des fragments où se reflètent confusément des bouts de certitudes, d'hypothèses, de jugements, de mensonges, d'erreurs. Toujours dissimuler, nier, exagérer, c'est la règle du prétoire ! Au bout du compte, l'assassin lui-même ne s'y reconnaît pas davantage qu'il ne reconnaît son propre crime. On ne condamne ou n'absout que par rapport à des systèmes établis. Et la victoire revient à celui dont le système a été le plus rigoureusement mis en place. Croyez-moi, au tribunal, tout est faux ! Univers dépersonnalisé où les mots du quotidien n'ont plus le même sens. Experts qui se livrent à une bataille attendue. Président de cour d'assises qui cherche des formules frappantes, ironiques, cruelles, dont la presse avide se fera l'interprète. Avocat qui réplique par une observation percutante. Ne pas être en reste, surtout ! Le rituel modifie la donne. Du théâtre ! Compendium de la société où l'on juge en bonne conscience, et souvent en bonne ignorance, des

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

actes et des êtres complètement différents avec les mêmes règles, les mêmes préjugés, les mêmes lois. Et puis, vous l'avouerais-je, j'ai perdu par mon procès l'estime que je réservais aux magistrats — et je ne saurais dire d'ailleurs pour qui il m'en reste !

On me reprocha tout et son contraire. Mon calme, mon indifférence. L'un effrayait, l'autre choquait. Insensibilité ici, cynisme là, les deux furent versés à charge. À l'inverse, mes larmes, mes malaises, furent perçus comme autant d'aveux de ma culpabilité. On me traita de comédien, de menteur, de manipulateur. Oui, je le reconnais, j'ai feint, j'ai menti, j'ai manipulé. Mais avais-je le choix ?

Pour beaucoup, mon innocence semblait aussi improbable que ma culpabilité était absurde. Mais au bout du compte, le verdict fut sans appel. Soutenu par deux gendarmes, m'agrippant à la barrière qui me séparait de la cour, je regagnai ma place comme un somnambule désarticulé. À mon regard de détresse, mon avocat répondit par un autre regard accablé. Après dix-neuf mois où je n'avais cessé de proclamer mon innocence, je venais de comprendre en une seconde qu'il fallait laisser toute espérance...

LE PRÉSIDENT — *Monsieur le président du jury, veuillez donner lecture de votre verdict.*

LE PRÉSIDENT DU JURY — *Sur mon honneur et ma conscience, et à la majorité des membres du jury, voici nos réponses aux questions qui nous ont été posées. Première question : Joncour Philippe est-il coupable d'avoir, à l'aide d'un revolver et d'un poignard, commis un homicide volontaire sur la personne de M. Louis Kurmann ? La réponse*

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

est oui. Y a-t-il à cet homicide des circonstances atténuantes définies par la loi, et dans l'affirmative, lesquelles? La réponse est non. Deuxième question: ledit homicide a-t-il été accompli avec une préméditation dénotant chez son auteur une perversité particulière et une mentalité dépourvue de sentiments humains? La réponse est non. Troisième question: Joncour Philippe est-il coupable d'un délit manqué d'homicide sur la personne de M^{me} Hélène Kurmann? La réponse est oui. Quatrième question: Ce délit manqué est-il un délit manqué d'assassinat pour perversité particulière? La réponse est non...

Je fus condamné à sept ans de réclusion, dix ans de privation de droits civiques, ainsi qu'aux frais et dépens envers l'État. Ayant effectué un an, sept mois et dix-neuf jours de détention préventive, il me restait à subir une peine de cinq ans, quatre mois et onze jours qu'on me fit purger dans un asile psychiatrique, les experts redoutant que je ne misse fin à mes jours.

Verdict illogique! Achever un homme âgé et agonisant de quatre coups de poignards dans le ventre ne désigne-t-il pas une perversité particulière, une mentalité dépourvue de sentiments humains? Réclusion à vie ou acquittement, oui! Mais sept ans! J'étais condamné au bénéfice du doute...

Je me suis longtemps demandé où, dans l'esprit des jurés, s'était logé ce doute. Parce qu'ils ont vu, dans l'horreur du crime, l'instant d'égarement d'un demi-fou, un état d'irresponsabilité dû à un trouble de la santé mentale? Mais personne n'avait plaidé cette thèse, la défense soutenant

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

l'acquiescement, l'accusation estimant le faisceau d'indices matériels suffisant pour emporter la cause sans avoir à donner une explication satisfaisante des mobiles du crime. Ou parce que, justement, le crime ne reposait sur aucun mobile évident ? Parce que le vrai problème avait été éludé, que malgré tant de paroles et de controverses rien au fond n'avait été dit sur l'essentiel du drame qui venait de faire un meurtrier d'un homme qu'on décrivait si richement doué et si plein de talents ? Ou encore parce qu'ils ont compris quel supplice avait été pour une âme aussi fière cette cruelle exposition publique, cette mise au pilori de ses blessures les plus secrètes ? Parce qu'ils ont admis qu'un homme qui a brigué tous les honneurs et les a obtenus, qui a tout sacrifié à son idée de la réussite, souffrait déjà mille morts à sentir qu'il s'était aliéné l'estime et le respect de ses proches, de ses concitoyens ? Parce qu'ils savaient que tout ce qui faisait jusqu'ici l'honneur et la beauté de sa vie, il l'avait déjà perdu ?

Un peu de tout cela, sans doute. Mais surtout, je crois, à cause de ce sentiment qui devait étreindre toute la salle d'audience : moi coupable, c'est l'humanité qu'on accusait. Impossible de la couper en deux et de rejeter avec indifférence le criminel dans l'autre moitié, celle des déviants, des fous, des grossiers, des vulgaires avec lesquels on n'a rien de commun. Je n'avais ni le profil ni le statut de l'emploi. J'appartenais à l'humanité supérieure, celle qu'on dresse en exemple. Moi coupable, et d'un coup chacun devenait capable de tout, dépositaire du mal ontologique ou sujet à ces ruptures d'équilibre voisines de la démence. Quelle angoisse !

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

Vous voyez, le doute est là, coriace, entêté, quand la sentence ne s'accompagne pas d'aveux. C'est au nom de ce doute que je revendique une ultime opportunité de me faire entendre. Non pas tant pour clamer une fois encore mon innocence, ni même espérer vous en convaincre. Je sais trop que l'innocence n'a pas toujours les accents de la vérité, ni la culpabilité ceux du mensonge. Comprenez bien ! Je ne suis pas ce M. K qu'on arrête, qui ne sait pas de quoi on l'accuse et qui passe le reste de sa vie à essayer de défendre une cause qu'il ignore dans un monde inexplicable, devant un juge qu'il n'atteint jamais. Non ! Moi, j'ai acquis la lucidité que l'ombre et le malheur vous apportent en compensation. Voilà une nouvelle pièce que je verse à mon dossier : un homme ne peut prendre conscience de lui-même, de son âme, qu'en plongeant dans la souffrance ou dans l'abîme du péché. Ceux qui n'ont jamais consenti ni à la souffrance ni au péché n'ont pas d'âme. Je n'avais pas d'âme au moment de mon procès, que de l'orgueil humilié. Maintenant j'en ai une. Et ça change tout.

Non ! Je ne suis pas M. K, mais vous, vous êtes comme tout le monde. Vous ressentez cette peur profonde, irraisonnée, d'être un jour mis en examen, appelé en jugement pour une faute que vous n'auriez pas commise, et d'être incapable de vous justifier. Voilà pourquoi vous écouterez toujours le récit d'un homme qui se prétend innocent, victime d'on ne sait quel effroyable malentendu ! Voilà pourquoi vous espérerez toujours au fond de vous qu'il dise la vérité, qu'il finira par échapper à ses bourreaux ! Car il est dans la nature de chacun

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

de vouloir faire appel, de plaider la cause qui lui est la plus chère, la sienne, et d'exiger d'être reconnu innocent, quitte à accuser l'humanité entière de ses propres fautes. Osez-vous pour autant parier sur cette innocence? Prenez dix personnes au hasard dans la rue! À coup sûr, vous pouvez affirmer leur culpabilité. Si ce n'est pas pour la faute dont vous les accuserez, ce sera pour une autre, quand bien même vous ignorerez laquelle. Mais leur innocence? Voilà aussi pourquoi, finalement, vous les condamnerez! Comme je le fus, au bénéfice du doute s'il le faut...

Le vrai drame pourtant, je peux en témoigner, le vrai drame d'un procès pénal ne tient pas à son verdict. Le vrai drame, c'est le viol d'une personne, la mise à nu de sa vie privée publiquement explorée, fouillée, disséquée, ses ressorts les plus secrets démontés et numérotés, son intimité jetée aux quatre vents. Et lorsque tout a été palpé, lorsque vos amours et vos haines, vos complexes et vos hontes ont passé de mains en mains, pêle-mêle avec les indices, les hypothèses, les preuves, on vous rend le tout en vrac comme si vous pouviez encore en faire quelque chose. Croyez-moi, que vous soyez coupable ou non, condamné ou acquitté, quand le fer rouge de la justice vous a marqué, quand son engrenage vous a broyé, vous n'êtes plus rien. Et vous ne serez plus jamais le même homme car vos blessures seront éternelles. Vous comprendrez alors que, pour nourrir les terreurs les plus ancestrales, ni les hommes ni les dieux n'ont rien trouvé de plus épouvantable qu'un jugement dernier où la nudité est la plus totale.

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

Alors, voyez-vous, coupable ou innocent, pour moi, le résultat fut le même. Mais puisque la Justice a refusé une révision de mon procès, je vais le rouvrir à ma manière. Je ne vous cacherai rien de mes bassesses, je descendrai au plus profond de mes intentions les moins glorieuses, je jetterai la lumière sur mes refoulements inavouables, sur mes mensonges les plus odieux. J'assurerai ma défense, mais je ne vous cacherai rien de ce qui pourrait la mettre à mal. Le reste, je le laisserai à votre jugement...

Me voilà devenu un vieil homme maintenant, mais un vieil homme qui a aimé, qui sait ce qu'est l'amour, et qui connaît l'essentiel : la passion et la mort. Certes, le monde est parti sans moi depuis très longtemps. Je ne suis plus qu'un anachronisme vivant, et il me semble parfois qu'il en a toujours été ainsi, même au temps de ma splendeur. Oui ! Ma voix vient d'une autre époque. Et quand je me promène solitaire comme un exilé dans les rues de cette ville qui m'a rejeté et que j'entends s'exprimer les jeunes autour de moi, c'est à peine si je reconnais ma propre langue...

À passé quatre-vingts ans, je n'ai plus rien à perdre, ayant déjà tout perdu à cinquante. Parvenu à ce moment de l'existence où, comme le dit si bien le grand Voltaire, les philosophes et les imbéciles ont la même destinée, je peux contempler ma trajectoire à la manière dont mes semblables contemplent une journée de pluie. Je sais qu'exister, c'est expier, c'est redresser sans cesse notre image aux yeux d'un tribunal qui ne rend aucun verdict définitif, c'est payer indéfiniment le prix de sa

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

liberté: l'audace de parler à la première personne. Mais pour sentir le poids de ma condamnation, pour entendre cette porte se refermer derrière moi, je n'ai eu besoin ni de juges, ni de procès, ni même de Dieu. Uniquement de moi-même. Et je sais aussi que s'il restait dans mon récit un seul mensonge ou un seul fait escamoté, ma mort le rendrait immuable. Ce n'est pas un gage absolu d'honnêteté, mais tout de même un sérieux indicateur de sincérité, convenez-en! Vous-même, que choisiriez-vous au crépuscule de votre existence: le plaisir délectable d'être à jamais seul à connaître une vérité ou le vertige face au meurtre de cette vérité?

Alors écoutez-moi! Écoutez-moi bien! Ensuite vous jugerez, si vous en avez le cœur...

I

C'EST PAS de meurtre que j'ai à vous entretenir pour l'instant, mais de passion. C'est-à-dire de joie, d'amour et de souffrance. Même si la passion peut être aussi violente que le meurtre. Même si elle peut parfois y mener. La vérité ne loge pas dans les circonstances. Plus on veut la saisir dans sa rationalité, plus elle s'approfondit, quitte les faits et se blottit dans les caractères, les sentiments, les zones d'ombre. Oui ! La vérité de l'être importe davantage que celle des faits, et c'est dans la première qu'il faut d'abord chercher pour appréhender la seconde. C'est là que j'aimerais vous emmener pour tenter de la débusquer. Et quoi de plus révélateur des refoulements, des névroses, qu'une grande passion !

De même qu'un astronome peut, longtemps avant de l'identifier, sentir l'influence d'un astre, je la pressentais, cette passion. Elle m'habitait, un peu comme une étoile lointaine dont les rayons

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

m'auraient déjà atteint, avant même que je ne rencontre la personne qui devait l'incarner. C'est, je crois, ce qui donne cette étrange et sublime impression, à l'échange du premier regard, non pas d'une rencontre, mais d'une reconnaissance. Oui, les véritables rencontres sont celles de deux personnes qui ignorent tout l'une de l'autre et qui, pourtant, se reconnaissent instantanément. La première fois que j'ai vu Lorelei, c'est sans hésitation que je l'ai reconnue ! Et j'ai eu soudain l'impression que les précédentes n'avaient existé que pour préparer cette apparition qui les résumait toutes.

Pour autant, elle n'avait ni le profil ni les caractéristiques dont j'avais paré la femme idéale. Une petite bouche à l'expression enfantine qui ressemblait à un bouton de fleur sur le point de s'ouvrir ; une voix musicale aux douces harmonies ; un visage arrondi, plein ; un nez droit, bien dessiné ; des cheveux châtain, légèrement bouclés et coupés courts ; un grand front et, sous les traits fins des arcs sourciliers, de grands yeux clairs dont l'arrondi laissait entrevoir une âme en état permanent de surprise et d'étonnement. Elle était belle certes, mais surtout elle en faisait l'effet. Était-ce à cause de la minceur souple de sa taille qui soulignait les courbes de ses hanches et de sa poitrine ? De son port altier et digne ? De ses jambes élancées qui, se devinant sous la jupe, éveillaient l'image d'une fleur renversée qui se promènerait en marchant sur ses pistils ? Elle avait cet air de grâce involontaire, de majesté spontanée, sans fard ni apprêt, qui ne peut venir que de la nature et qui n'en paraît que plus mystérieux, plus indéfinissable encore...

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

Rien, dans les circonstances de cette rencontre, n'en laissait prévoir la possibilité, et encore moins l'aboutissement. Mais la passion frapperait-elle sinon par surprise ?

Je me situais au beau milieu de la quarantaine – au beau milieu de ma vie devrais-je dire – quand je fus prié d'assister à un dîner du conseil d'administration d'une importante entreprise du canton. En tant que Maître Philippe Joncour, j'aurais volontiers fait l'impasse sur des mondanités qui perturbaient un rythme de travail que je voulais effréné, de 8 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir, et à mon étude encore après le dîner jusqu'à minuit. En tant que vice-président, il m'était difficile de refuser, d'autant plus que les membres du conseil se réunissaient très rarement pour des agapes communes. À peine entré dans la salle, sitôt terminées les civilités d'usage, je fus placé à côté de la secrétaire de direction. Dès cet instant, il n'y eut plus qu'elle... et l'enchantement.

De quoi avons-nous parlé ce soir-là ? Je ne m'en souviens plus, si ce n'est de quelques bribes de conversations qui, je ne saurais expliquer pourquoi, se sont incrustées comme des diamants dans ma mémoire. Comme je lui demandais si elle aimait le caviar, elle me répondit ingénument qu'elle n'en avait jamais mangé.

— Nous en mangerons ensemble, j'en fais la promesse !, décidai-je comme si cette perspective était subitement devenue plus essentielle que toutes mes obligations professionnelles et politiques réunies. Et je puis vous certifier qu'à cet instant elle l'était.

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

La conversation s'étant réfugiée sur le terrain neutre des généralités artistiques, Lorelei m'avoua spontanément, au paroxysme de mes enthousiasmes, qu'elle ne goûtait guère au style de Proust et qu'elle ne connaissait rien à la peinture. Je feignis de m'indigner, ou m'indignai-je réellement, lui faisant promettre de m'accorder bientôt l'opportunité d'infléchir ses goûts et de l'initier à un art qu'elle ne pouvait décemment ignorer. Je me souviens aussi parfaitement, à ce moment de notre conversation, de cette phrase que j'empruntai, sans citer mon maître Dostoïevski, aux *Frères Karamazov* :

— La beauté, quelle chose terrible et atroce ! C'est là que le diable entre en lutte avec Dieu ; et le champ de bataille, c'est le cœur de l'homme.

En prononçant ces mots, je savais que le champ de bataille s'était déjà installé dans mon cœur, mais j'ignorais encore quel carnage allait s'y commettre.

Dans un mouvement qu'elle fit pour saisir son verre, sa main rencontra la mienne.

— Il me semble que vous êtes fiévreuse ?, lui demandai-je d'un ton inquiet, mais satisfait au fond de saisir une occasion susceptible de donner à la conversation un tour plus personnel.

Elle protesta tout en précisant qu'elle revenait d'un séjour à la montagne, d'une convalescence de trois mois à la suite d'une grave pleurésie. J'en fus profondément affecté. L'amour me rendait déjà si éclairé, depuis les quelques minutes qu'il s'était logé dans mon cœur, que je considérais cette maladie comme un possible coup mortel pour mes désirs. Dès cet instant, comme dans une bulle, notre conversation ne devait plus quitter la sphère

intime, à des lieues du bavardage superficiel qui, autour de nous, présidait à un repas officiel de trente couverts.

Elle devait m'avouer plus tard que ce fut précisément par cette sincère inquiétude pour sa santé qu'elle ressentit à mon égard une première attirance. Jamais encore un homme n'avait manifesté pour sa personne un tel intérêt. De même m'avouera-t-elle qu'elle me connaissait de réputation, qu'elle avait entendu parler de mes succès de prétoire et qu'elle admirait mes interventions lors de ces séances du conseil d'administration dont elle était chargée de rédiger le procès-verbal. Ainsi donc l'avais-je côtoyée sans la remarquer ? Ce fait m'apparut alors comme le plus extraordinaire, le plus incongru de mon existence. On lui avait parlé de moi comme d'un homme froid, bourreau de travail, difficile à déridier et qui, lorsqu'il lui arrivait de plaisanter, gardait le verbe acerbe. Le contraste entre ma réputation d'Attila du prétoire et cet homme affable, prévenant, à l'empathie si immédiate, avec lequel, en pleines mondanités, elle conversait en toute intimité, avait achevé de la séduire. L'amour, pour se cristalliser, a souvent besoin d'un effet de surprise...

Le repas terminé, je lui offris de la raccompagner. Nous étions devenus si proches et familiers qu'il nous semblait inconcevable que la soirée pût s'achever à sa partie officielle. Il y eut dans la voiture un instant d'attente mutuelle.

— Il n'est pas tard... Nous pourrions peut-être prolonger notre conversation autour d'un verre ?, lui demandai-je d'une voix hésitante.

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

Elle acquiesça. Le bar que j'avais choisi était fermé. Quelques minutes plus tard, la voiture s'arrêta sur un coteau surplombant le lac où s'agitait une multitude de points scintillants qui semblaient venir de profondeurs mystérieuses. On pouvait entendre dans le ciel comme le murmure lointain des vagues se prolonger dans l'éternité. Entre nous s'était installé un long silence, un de ces silences impossibles à remuer autrement que par l'aveu ou la déclaration qui en est la cause. Alors, en posant ma main sur la sienne, je lâchai ces mots qui avaient grandi en moi jusqu'à obstruer tous les autres :

— Lorelei, comme je vous aimerais, si vous me laissiez vous aimer !

Dix ans plus tard, lors de mon procès, tous les spécialistes et psychologues de série noire s'attachèrent à son cas pour tenter de discerner, à grands renforts de clichés et de gros titres, s'il fallait voir en elle la victime d'une grande passion ou une simple coquette, voire une perverse, une traînée qui se serait glissée honteusement dans un lit conjugal. Lorelei n'a pris la place de personne. Elle a rempli un vide. Mais de quelle manière ! Par moments, elle m'a permis de toucher au divin ! Oui ! Lorelei a rempli un vide, mais c'est l'origine de ce vide que je voudrais questionner pour vous le faire bien comprendre...

À vingt-six ans, jeune avocat séduisant, brillant, travailleur, promis au plus bel avenir, je n'avais que l'embarras du choix parmi les jeunes filles de la bonne bourgeoisie genevoise. Que cette dernière

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

m'ouvrît ses portes suffisait toutefois à mon bonheur. Je me complaisais à scruter les failles des nantis, leurs secrets cadencés derrière les bienséances, les intérêts comptables, les raideurs morales et religieuses. L'avidité comme ressort de l'ambition m'a toujours révolté. Comme tout moraliste, je visais plus haut que l'ambitieux vulgaire, jusqu'à ces sommets où la vertu assure sa pureté et ne s'alimente plus que de sa propre substance. Je ne comprenais pas alors que mon intérêt pour autrui n'était pas de l'empathie, mais une pure condescendance : le mérite m'en revenait en même temps que l'amour propre. Ma profession appuyait ce besoin illusoire d'idéal. Je plaidais, j'obtenais des remises de peine, des acquittements qui forgeaient ma réputation et me valaient des légions d'obligés. Le jury rendait son verdict, le juge punissait, l'accusé expiait sa peine, tandis que moi, à l'abri de tout jugement, désigné par les grâces du destin, j'avançais impunément à la surface de la vie dans une lumière édenique, au-dessus de tout et de tous, n'offrant à autrui que ma face solaire.

Pourquoi aliéner cette liberté par un mariage qui m'obligerait ? J'épousai donc dans la plus stricte intimité une petite secrétaire du département de police, plus rassurante qu'une fille du monde, plus accessible à mes désirs, que je pensai dominer aisément et former selon mes volontés.

Je me trompais. Trois enfants ne laissèrent aucune disponibilité à mon enseignement, ni même à mon besoin d'être soutenu, admiré, pardonné. Je le compris très vite, je n'avais pas épousé une femme qui pût partager mes idées, mes goûts,

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

mes ambitions, mais, pour sa beauté, une simple dactylo au tempérament affirmé, remplie de tous les préjugés et aspirations de la classe dont elle était issue. Et je me souviens encore de sa gêne, de sa résistance, quand, pour la première fois, je lui proposai de l'emmener chez un grand couturier. Peu à peu, on perdit l'habitude de s'embrasser, les mots tombèrent dans le vide, ne signifiant plus rien. À l'occasion, on parlait de ma fatigue, de ma santé, de mon travail, sans qu'elle ne s'en préoccupât réellement. Dès le matin, chacun allait et venait, menant sa vie personnelle sans se soucier de l'autre. Si ce n'était l'obligation tacite d'assister au déjeuner, on aurait pu passer des jours sans se rencontrer, sinon par hasard, dans un couloir de cet immense appartement du centre-ville que beaucoup de confrères m'enviaient et que certains me reprochaient. Il arrivait que, m'approchant d'une porte, j'entendisse des voix joyeuses qui se taisaient aussitôt dès que j'apparaissais dans l'embrasure. Bientôt, on mangea en silence, puis on ne mangea plus ensemble, ma femme se rendant chez des amis pour un dîner ou une partie de canasta, et moi à mon étude ou à quelque mondanité officielle.

Après une dizaine d'années de cette lente agonie du couple, ma femme me déclara formellement qu'elle n'avait plus d'affection pour moi, que toute vie intime, s'il en restait, cesserait entre nous. Nous continuâmes néanmoins à partager le même lit, un lit désormais si peu conjugal et aussi large qu'un fleuve dont les courants jamais plus ne se rejoindraient.

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

J'avais fait la découverte déconcertante que personne ne s'occupait de moi, qu'on m'avait laissé sans compensation avec le poids des responsabilités. Muré vivant en moi-même comme dans une prison hermétique et étouffante, je perdais peu à peu le sens et le goût des choses. La réalité manquait alors à ce point de consistance qu'elle devenait incapable de me persuader de son existence effective. C'est à cette époque que je pris l'habitude de caresser le canon de mon revolver, avant de le porter à ma tempe. Régulièrement dans la journée, j'ouvrais le tiroir de mon bureau où se trouvait l'automatique et je laissais mes doigts errer sur le métal bleuâtre. Il était lourd, lisse, et son contact si rassurant ! Puis je plaçais le canon sur la tempe comme pour mieux imprimer en moi cette conviction que rien n'avait vraiment d'importance, rien n'était désespéré ni même gravé, rien au pire n'irait plus loin que le bout de mon revolver, qu'il suffisait d'une simple pression du doigt pour que ce monde absurde s'écroulât. Mon revolver, c'était la matérialisation de ma liberté absolue, et quand je l'appuyais doucement contre ma tempe comme, de la langue, on appuie sur une dent malade, je sentais se détendre en moi les ressorts de mes angoisses. Bien entendu, n'ayant aucune intention de tirer, j'évitais de toucher la gâchette. Je voulais seulement savoir et, ayant fait le geste, je croyais sincèrement savoir. Je pensais alors, avec une agréable sensation de revanche, à ce qu'il adviendrait de ma famille si j'appuyais sur la détente. Cet amas absurde s'écroulerait du jour au lendemain, et avec lui l'appartement, les commodités et les bonnes petites

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

existences qui s'étaient organisées autour de moi, grâce à moi, mais sans moi...

Je sentais que ma femme m'accusait de l'avoir négligée, de ne pas m'être préoccupé de sa vie personnelle, de ses légitimes aspirations. Mais l'idée lui effleurait-elle l'esprit qu'elle aussi m'avait négligé? Pour elle, pour mes enfants, pour tout le monde, j'étais le fort, le mâle, l'avocat célèbre, celui dont c'était la fonction d'écouter, de consoler, de rassurer, de donner confiance, de pourvoir aux besoins. J'avais réussi. J'avais décroché des titres, une réputation, des honneurs et, par-dessus tout, je gagnais de l'argent. Que pouvait-il me manquer? Mes besoins, mes souffrances, mon mal-être ne seraient que pure inconvenance. J'avais tout simplement perdu le droit de me plaindre...

En dehors de mon activité professionnelle, de mes obligations politiques, j'avais cessé d'exister. Quand le désespoir relâchait son étreinte, je comptais sur la puissance du lendemain pour apporter un peu de baume à ma vie affective. En attendant, je restais seul avec cette douloureuse impression de désapprendre ce que, en réalité, je n'avais jamais appris : à vivre. Mes zones d'ombre, qui les connaissait? Moi-même je les ignorais...

À mesure que j'avançais dans l'existence, mes frustrations d'enfant, mes confuses aspirations, loin de s'estomper, grandissaient avec moi, se transformant en une sorte de nécessité aussi impérieuse qu'innommable. Adolescent déjà, j'étais de ces êtres incapables de s'accepter, d'admettre leurs limites, qui demandent trop d'eux-mêmes, empoisonnant leur quotidien par les exigences

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

démesurées qu'ils s'imposent, ou qu'ils imposent aux autres, et qui leur valent un perpétuel sentiment de mauvaise conscience. Orgueilleux impénitent, je manquais de cette humilité qui permet la lucidité sur soi-même. Mon intelligence, guère tempérée par des qualités de cœur, se transformait sous les assauts de mes humeurs morbides en propos moralisateurs, en ironie mordante, en esprit de répartie acerbe, en jugements tranchants ou méprisants. En réalité, j'étais un inquiet, un sensible, un émotif dévoré de scrupules, hanté par la peur de l'échec et par la constante angoisse de mon insuffisance. D'où cette nécessité de me donner à moi-même, sans cesse, des preuves de ma valeur. D'où aussi mon labeur acharné. Cette peur de la solitude, ce besoin de porter un masque jusqu'à la suffocation, de jouer un personnage jusqu'à la torture, de vouloir l'autre, de le créer même à l'image de mon idéal, n'allait pas sans troubles, sans tourments, sans névroses. Les psychiatres qui ont dressé mon portrait intime lors de mon procès, je devrais dire mon autopsie mentale — et cette vivisection fut un souvenir des plus douloureux —, n'ont pas manqué de relever toutes ces caractéristiques, ni même de les transposer à ma relation avec Lorelei...

L'EXPERT PSYCHIATRE — *Ce n'est pas dans la psycho-pathologie, mais dans la psychologie de l'adolescent qu'il faudrait chercher, le cas écheant, le véritable déterminisme des actes dont Philippe Joncour est accusé. En ce sens, nous ne constatons chez l'accusé aucune diminution ou suppression du sentiment de responsabilité.*

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

Mais quand la résistance physique s'affaiblit sous l'effet conjugué du stress, d'un excès d'activité, d'une fatigue, voire d'une souffrance, et que le corps présente alors moins d'immunité contre les influences morbifiques, il peut se produire une sorte de rupture momentanée de l'équilibre mental, avec développement excessif du sentiment de la personnalité, se traduisant par une susceptibilité accrue, une hyperesthésie psychique. Dans ces conditions, il n'est pas impossible que se manifeste une véritable tendance à la combativité et une exagération de l'impulsivité et des tendances à la violence. Il suffit alors bien souvent de l'addition d'une quantité de petits faits simples et naturels, chacun pris à part, pour obtenir un total monstrueux...

LE PRÉSIDENT — *Cette tendance, que Philippe Joncour soit coupable ou non coupable, aurait-elle pu se manifester le soir du crime ?*

L'EXPERT PSYCHIATRE — *Nous ne pouvons pas nous prononcer sur ce point précis. Ce qui est arrivé dans son histoire personnelle, et notamment dans sa relation avec M^{lle} Lorelei Beck — le crime étant évidemment laissé hors de la question — est dans la ligne de ce personnage multiple. Disons que tantôt il n'est pas exactement sur son axe, ou ne parvient pas à s'y mettre, tantôt, au contraire, il trouve cet axe et sait parfaitement s'y maintenir. Mais il est difficile d'expliquer pourquoi. Lui-même, de toute évidence, en ignore les raisons...*

LE PRÉSIDENT — *Pourriez-vous tenter une explication ?*

L'EXPERT PSYCHIATRE — *Là encore, nous ne voulons pas nous prononcer. Deux caractéristiques de la personnalité de l'accusé sont évidentes, qu'elles aient un rapport ou non avec la question. Tout d'abord, lorsqu'il est seul, il est en proie à des angoisses, à des obsessions*

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

morbides qu'il parvient à maîtriser, voire à oublier dans une activité débordante et une vie sociale ou amoureuse intense. Ensuite, il fait constamment preuve d'ambivalence, il se montre souvent hésitant, incapable de faire un choix. Il semble donner pour reprendre aussitôt. Si vous permettez cette comparaison, monsieur le président, nous dirions que l'accusé a quelque chose de l'âne de Buridan...

Cette mise à nu publique fut si cruelle pour moi qui n'avais jamais ôté mon masque, qui le considérais même comme faisant partie intégrante de ma propre nature, que je ne pus retenir mon agitation et mes sanglots. La mobilité d'expression, l'hyperémotivité dont je fis preuve durant la déposition des psychiatres cadrait si bien avec la note de leur rapport qu'elle ne manquait pas de confirmer aux yeux de tous, à commencer par ceux des jurés, le bien-fondé du portrait que les experts dressaient de moi. Au fond, ils n'avaient pas tort. Mais il m'a fallu toutes ces années d'anathèmes, de pilori, d'humiliations pour l'admettre à mes propres yeux. C'est peut-être là le constat le plus incroyable...

Tenez! Je vais vous faire un aveu. Savez-vous ce que la prison vous apporte? Une seule chose mais qui bouleverse votre vision: en vous coupant de toute attente de l'extérieur, elle vous enseigne que rien ne peut venir des autres, ni des circonstances, ni du hasard, ni de la providence. Mais ce faisant, elle vous donne ce que vous n'auriez pas acquis autrement: elle vous contraint à attendre tout de vous-même. Et surtout à ne rien espérer de cette perpétuelle course après le futur, de cette

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

illusoire puissance du lendemain. Voyez-vous, j'ai appris quand il était déjà presque trop tard à vivre dans l'instant présent, à comprendre que le soleil qui m'éclaire est aussi beau maintenant qu'il ne le sera jamais, à m'arracher à cette chimère, inhérente à notre nature, qui nous pousse, par le plus radieux matin de juin, à espérer des matins de juillet plus radieux encore. Cette folie a abusé toute mon existence, de sorte que, la mort venant, je découvre que je n'ai jamais su jouir pleinement d'une seule heure, à l'exception de celles, nécessairement plus fades, qui voient passer ma vieillesse. Quelle ironie, n'est-ce pas !

Mais revenons à mes aveuglements ! À ces aveuglements qui, j'en suis persuadé, sont aussi les vôtres. Mes enthousiasmes littéraires en furent des exemples édifiants. Aveuglement que cette attirance précoce pour Paul Valéry ! Je savais *La Soirée avec Monsieur Teste* par cœur. Je m'en récitais des pages tous les soirs comme une prière. Cette chimère intellectuelle, cette mécanique bien réglée qui n'apprécie en toutes choses que la facilité ou la difficulté de les connaître, de les accomplir, ce solitaire né sous le signe cartésien et qui sait tout avant tout le monde, quel fantasme pour un adolescent pré-pubère en proie aux peurs de ses propres pulsions, aux angoisses de tout ce qui, en lui, aurait pu lui faire perdre la maîtrise ! Que m'en reste-t-il ? Cette phrase, tenez, que je vous cite d'une mémoire devenue quelque peu défaillante : « les têtes les plus fortes, les connaisseurs les plus sagaces de la pensée sont des hommes qui meurent sans avouer ». Étonnant présage, non ?

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

Aveuglement aussi, André Gide ! À seize ans, je me nourrissais des *Cahiers d'André Walter*. Tout y était ! Tentation du renoncement, méditation douloureuse, solitude pernicieuse, doutes hallucinants, foi vacillante... Le chaos intérieur d'André Walter, c'était le mien. Ou devrais-je dire qu'il contribuait à créer mon propre chaos ? Plus tard, au théâtre universitaire, représentation des *Caves du Vatican*. J'incarnai, affirma-t-on alors, un Perdican éblouissant. Comment m'aurait-on trouvé en Lafcadio ?

Valéry, Gide, nourritures si peu terrestres, sublimations de mon sexe honteux ! Et pendant ce temps, jeunesse ne se passait pas. Ou si loin des effusions adolescentes...

Cela aussi, je l'ai appris en prison, que les mots forment un monde et qu'ils ne disent pas la vie, qu'ils sont souvent même un rempart contre la vie. Comme ces poèmes surréalistes qui furent mes transgressions bourgeoises, mes grands cris de cet âge. Ah ! La belle libération par l'imaginaire du poète qui n'a jamais tué personne et qui célèbre l'acte de descendre dans la rue avec un revolver pour tirer sur les passants !

Enfin, trop tardivement, à l'approche de mes vingt-quatre ans, une liaison passagère, une première relation sexuelle. Passivité, honte, tristesse. L'accouplement, décidément, me semblait alors une contrainte peu adaptée au corps humain, impossible sans effort et fatigue, bien éloignée de toute grâce et harmonie. La conformation même des deux sexes, l'un difficile d'accès, l'autre incapable d'autonomie, ne pouvant se rejoindre sans l'aide de tout

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

le corps, me prouvait à l'évidence l'absurdité d'un acte pour lequel je ne me sentais guère de compétence.

Cette conscience hypertrophiée de mes déficiences ne pouvait se combattre que par la nécessité de se trouver toujours au premier plan. Ou plutôt, non ! Le premier plan vous expose au jugement, à la sanction. Moi, j'avais la vocation des cimes. Au-dessus de tous, au-dessus de tout, vous saisissez ? Dès le moment où j'ai eu conscience de mes imperfections, de mes carences, j'ai compris qu'il y avait quelque chose en moi à juger, que je pouvais être en faute et, donc, qu'une sentence pesait sur ma tête. Vivre au-dessus, c'est échapper à ce qui nous fait peur, à ceux qu'on redoute, c'est vivre impunément. Non pas que je me croyais plus intelligent que les autres. Tant de crétins le pensent ! Moi, je visais la perfection achevée, sans Dieu. Une garantie de mon innocence. Le brevet de vertu, mais escorté en grande pompe par le succès, l'estime, la reconnaissance. L'égoïsme triomphant du conquérant et la compassion infinie du Christ ! Ma bonté même n'était qu'un moyen d'obliger mon prochain sans jamais rien lui devoir. Littéralement, je me suis créé. Comme avocat, politicien, père, amant. Bien avant de vouloir créer l'autre à mon image. À la manière d'un héros de Corneille, je projetais devant moi un modèle idéal, qui était encore moi-même bien entendu, mais un moi tel que je le souhaitais, non pas tel que je l'aurais été si je m'étais abandonné à ma pente naturelle.

Pour autant, devrais-je concéder aux psychiatres que cette lutte intime entre l'être modèle et

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

l'être naturel puisse devenir source de troubles névrotiques graves et se convertir en une forme de pathologie du dédoublement ?

L'EXPERT PSYCHIATRE — *Les premiers symptômes sont anodins : troubles digestifs se limitant au domaine gastrique. Petit à petit, ces troubles deviennent intestinaux. Puis troubles cardio-vasculaires, chutes de tension, syncopes, évanouissements. Et enfin, peur du cancer, hypocondrie... Adolescent déjà, Philippe Joncour avait le souci de moraliser ses camarades et ne pouvait supporter de se sentir en faute, se défendant par l'ironie dont il usait comme d'un bouclier. Son côté théâtral, c'est encore une manière de cacher sa véritable personnalité, son hypersensibilité, son impulsivité, sa soumission aux variations de son affectivité. Son aplomb apparent dissimule un manque de confiance en sa propre valeur, d'où son intense besoin d'être soutenu, compris, apprécié, d'où aussi sa frénésie de travail et le surmenage qui en résultait. L'accusé est un être tourmenté par le souci constant de sa médiocrité, en même temps que par l'envie irrésistible de se convaincre qu'il est un homme supérieur...*

À mon procès, les experts psychiatres n'ont convoqué ni Gide, ni Valéry, ni Corneille, ni les poètes surréalistes. Ils auraient dû. Et même les faire asseoir à mes côtés sur le banc des accusés. En revanche, ils ne manquèrent pas d'y évoquer mes parents. Les problèmes de santé de mon père, sa disparition précoce qui me laissa seul à vingt-six ans avec tout le poids de l'étude sur mes novices épaules. Égaler le père modèle, faire mieux que lui ? Construire une belle et respectable façade pour me

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

sentir enfin son digne fils ? La belle affaire ! Aurais-je été moins névrosé s'il m'avait battu, abandonné ? Fixé à l'affection de ma mère comme le coquillage au ventre du navire ? Ma mère, dont le nom seul prononcé aujourd'hui inonde mes yeux de larmes ? La belle affaire encore ! Ma mère n'avait rien de la statue du Commandeur. Aurais-je été plus équilibré sans le secours de ses principes, de son amour ? Ah ! Un point que je leur concède, tout de même. Cet amour sans condition à l'aube de l'existence laisse une trace indélébile. Quand on comprend qu'il est unique, qu'aucune autre femme que sa mère ne pourra plus jamais l'incarner, on ne quitte plus les terres de l'inquiétude, on souffre en demande incessante de preuves d'amour jusqu'à en mourir de soif auprès de chaque fontaine. Mais ce leurre est l'affaire de tous les hommes ou presque, n'est-ce pas ? Si on devait en faire un indice à charge, la moitié de l'humanité en deviendrait suspecte...

Voilà donc d'où je venais avant de me rendre, ce fameux soir de fin d'année, au repas officiel d'un des nombreux conseils d'administration dont j'avais la charge. Voilà qui j'étais avant d'y rencontrer Lorelei. Jugez du vide qu'elle avait à combler ! De l'attente dont, plus ou moins consciemment, je l'avais investie !

Elle était plus jeune que moi d'une quinzaine d'années. Cette différence d'âge ne m'inquiétait pas. Pas encore. Au contraire, en m'offrant la chance, par ses yeux, de découvrir les choses une seconde fois, elle me donnait de nouvelles possibilités

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

d'émerveillement que j'aurais pu croire définitivement perdues. J'allais vivre, pensais-je alors, ce rêve inouï de revenir en arrière, de recommencer une autre vie. J'en éprouvais certes quelques frissons d'angoisse, comme il se doit aux prémices d'une aventure : « Le cristal dont vous êtes faite tinte-t-il le glas ? », lui écrivis-je un jour. Songez que j'ai fait des brouillons pour chacune de mes lettres d'amour, et que, durant les huit années de notre liaison, j'en ai rédigée près de cinq cents ! Un amour épistolaire qui a grandi davantage dans les mots que par les actes. Oui ! En pleine force de l'âge, je tombai amoureux comme un collégien simplement parce que, quand j'étais collégien, je n'avais pas eu le temps de tomber amoureux. Et cet amour à la saveur du fruit défendu, tout à coup, chassait l'ennui et me projetait hors de l'ornière tracée par le vulgaire...

Trois jours après notre rencontre, nous prenions en tête-à-tête notre premier déjeuner. L'attente de ce moment avait donné à ma vie comme un coup d'accélérateur et des allures de fête au goût inconnu. J'étais un être d'ombre, Lorelei m'apportait soudain cette insouciance, cette gaieté qui me manquait. Son charme tenait à cet air de distinction dont toute sa personne était parée, à cette réserve qui appelait les égards et savait les retenir. Il y avait surtout en elle ce côté un peu fragile qui réclamait protection, même si sa vivacité d'esprit, son intelligence, sa finesse en faisaient une personne bien armée pour l'existence. Dès lors, je n'eus plus qu'une obsession : être « à la hauteur ». Est-ce par peur de l'échec que, d'emblée, je marquai mes

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

distances ? Je ne lui avais rien caché du désert de ma vie sentimentale, du fossé infranchissable qui s'était creusé entre ma femme et moi après quinze années de vie commune, mais aussi de mon désir de sauver à tout prix les apparences.

— Je ne crois plus pouvoir m'attacher à une femme désormais. Peut-être notre relation sera-t-elle éphémère ? Vous ne m'en tiendrez pas rigueur, Lorelei, n'est-ce pas ?

Elle secoua la tête en riant. Elle aussi, je suppose, voulait d'abord se convaincre que cette relation ne l'engageait pas. Ruse du désir ! Ainsi persuadés de la gratuité de nos rencontres, de leur absence de conséquences, nous pouvions donner libre cours à nos envies. Déjeuners, bouquets de fleurs, lettres, téléphones. De plus en plus fréquemment, de plus en plus longuement. La douceur des regards, la spontanéité des rires, le vertige de l'attirance et, brusquement, on comprend que la liberté s'est transformée en fatalité...

Ce fut lors d'un déjeuner. La pluie qui s'était mise à tomber avait installé entre nous un silence inattendu. Je contemplais son visage, ses yeux, sa bouche, son sourire, songeant à quel point ils m'étaient déjà devenus chers.

— Combien avez-vous d'enfants ?, fit-elle avec une soudaineté qui me donna l'impression qu'elle venait de se lancer dans le vide.

Je redoutais cette question, estimant logiquement qu'elle devait la hanter depuis plusieurs jours. Les enfants, on le savait tous deux sans oser se l'avouer, c'était une rayure inévitable sur le cristal...

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

— Trois.

Elle répéta pour elle-même avec un air charmant de tristesse :

— Trois...

Et puis, en murmurant :

— Oh non ! C'est impossible...

— Que voulez-vous dire ?

L'inanité de ma question la fit retomber aussitôt dans le silence. Le cristal venait de tinter son premier glas. Je lui pris la main :

— Lorelei, promettez-moi de toujours me dire la vérité, d'être sincère avec moi. Promettez-le-moi !

Sincère, je crois pouvoir affirmer qu'elle l'a toujours été. Mais je n'imaginai pas alors que cette sincérité pût se révéler parfois aussi tranchante...

Pour l'heure, la ronde étourdissante des « premières fois » l'emportait régulièrement sur les moments de doute et d'angoisse. Premier week-end ensemble consacré à l'exposition des chefs-d'œuvre de la peinture italienne qui se tenait à Zurich. Je n'eus de cesse, comme promis, de lui faire partager ma passion :

— Voyez les *Madones* de Crivelli... Remarquez bien les fruits ! Souvenez-vous-en, ma chérie : les *Madones* de Crivelli sont souvent représentées avec une guirlande de fruits !

Premières vacances à San Bernardino, dans le Tessin, passées comme dans un rêve, dans ces limbes où s'évanouissent les limites de l'être, où se perdent le sentiment de l'individu et la conscience du temps. J'entrepris, dans les lacets du col, de lui donner son premier cours de conduite. Ce fut, pour

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

une fois, un échec fracassant. Mais que de fous rires ! Et que dire de ces grandes courses en montagne dont j'étais friand. Libérés de toutes amarres, on longeait des lacs immobiles comme des miroirs où se reflétaient des décors de moraines et de plaques de neige immaculée. Un jour, n'y tenant plus, je me déshabillai et plongeai dans l'eau glacée. Lorelei se devêtit à son tour et me rejoignit, un instant suffoquée par la brusque angoisse du froid. Tandis que s'approfondissait notre baiser, un des plus ardents et langoureux que nous échangeâmes jamais, je sentis son corps se coller davantage au mien comme pour m'inviter à une intimité plus grande. Ses yeux d'un clair brouillé et d'une expression candide semblaient, dans l'ardeur de cette étreinte insolite, non plus étrangement battus et égarés comme c'était généralement le cas en des circonstances plus ordinaires, mais animés d'une passion qui s'exprimait enfin naturellement dans cette sensualité inaccoutumée.

Premier séjour à Venise, sous un ciel doré, tendre, incomparable. De Venise, que je connaissais comme ma propre maison et qu'elle découvrait, je lui fis voir toutes les richesses. Saint-Marc, sa sublime façade et ses mosaïques, bien sûr ; et Santa Maria Gloriosa dei Frari, ses tableaux : Vivarini, Bellini, Le Titien ; ou encore Santa Maria Formosa...

Premier plat de caviar, qu'elle adora. Premières huîtres à Arcachon, et les vers de Paul Valéry « La mer ! La mer toujours recommencée... »

Comprenez bien ! Lorelei n'était pas ce petit morceau de glaise informe qu'on pouvait modeler à

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

sa guise, comme on a voulu le faire croire à mon procès, mais sa réceptivité à mon enseignement était permanente et sans limite, à l'inverse du désintérêt que ma femme avait opposé à mes tentatives pour l'initier aux merveilles de l'Art. Elle apprit très vite. Alors que j'étais en voyage, je lui avais envoyé une lettre accompagnée d'une reproduction d'une femme au sein nu de Van der Weyden. Je reçus quelques jours plus tard ces mots remplis de cet enthousiasme qui me gonflait de bonheur et d'orgueil :

« Votre lettre ce matin et le Van der Weyden dont je ne puis détacher mes yeux. Quelle merveille ! Je suis prête à crier : il n'y a que Van der Weyden ! Mais non, il y a Bellini et Vivarini, Giotto, le moine bleu de Fra Angelico, les Vierges siennoises, et Vermeer, et Rembrandt... La vie est pleine des beautés que vous m'avez fait découvrir, alors que pour moi elles ne vivaient pas, vous m'avez appris la madeleine dans la camomille, le frémissement d'amour de la pauvre comtesse de Mortsauf, les angoisses de Lucien Leuwen, les transports d'Armanche et les passions déchaînées des Cenci. Vous m'avez donné le goût des mots et montré le chemin qui mène aux rêves les plus étranges, comme aussi à une pureté sans défaut. Pourquoi, en recevant votre lettre ce matin, ai-je ressenti à ce point tout ce que je vous devais ? »

À chaque marque de reconnaissance et d'admiration qu'elle me témoignait, je montais d'un cran dans l'amour que je me portais. *Ecce homo* : il ne peut aimer sans s'aimer. Dans les yeux de Lorelei, rien en moi, aucune faute, aucune faille, ne prêtait flanc au

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

jugement, à la condamnation. Ce n'était pas encore l'acquiescement, mais le sursis. La vie devenait enfin aimable et sereine. Et je façonnais ainsi mon œuvre sans me rendre compte parfois de toute l'ironie prophétique que pouvait contenir mes envolées didactiques :

— Voyez-vous, ma chérie, ce qui importe dans un tableau de Rembrandt, c'est l'ombre. Le peintre projette sur ses portraits une intense lumière qui ne les frappe que d'un seul côté, l'autre baignant dans l'ombre et suggérant ainsi les abîmes les plus insondables...

Je vous l'ai dit, sa réceptivité et ses aptitudes à la culture m'enchantaient. Mais que je ne fusse plus, même un instant, l'unique instrument de son éducation m'assombrissait. Le moindre signe d'émancipation me plongeait dans ce mélange d'irritation, d'angoisse, voire de panique proche du complexe d'abandon, qui ravivait des peurs clandestines. Le caviar, par exemple, était devenu en quelque sorte ma propriété. L'ayant initiée à ce met, je n'aurais supporté qu'elle en mangeât hors de ma présence. Comme ce jour où elle eut l'étourderie de m'avouer qu'elle en avait goûté un excellent en d'autres compagnies. Quelle trahison pour moi ! De même pour les choses de l'Art. J'étais désigné au rôle de « magister », je ne supportais pas d'en être dépossédé. Des amis lui ayant vanté les mérites des *Mémoires d'Hadrien*, un livre qui venait de sortir en librairie et dont j'ignorais tout jusqu'au titre, elle me fit part au téléphone de son enthousiasme pour une découverte romanesque qu'elle voulait absolument partager avec moi. Cette marque

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

d'autonomie, ce renversement des rôles, je l'avoue, me fit tout à coup l'impression d'être suspendu au-dessus d'un abîme. Toutes affaires cessantes, je courus à la première librairie et comblai aussitôt sur mon faible temps de sommeil cette insupportable lacune qui me dépossédait de mon statut. Au rendez-vous suivant, je n'ignorais plus rien des *Mémoires d'Hadrien*.

Savions-nous où nous allions ? Moi, je ne savais qu'une chose, une seule : que je ne pouvais plus me passer d'elle, que j'éprouvais une douleur physique dès qu'elle s'éloignait, dès que je ne la voyais plus, dès que je ne l'entendais plus. Comme beaucoup d'intellectuels, je ressentais le besoin d'un système explicatif global auquel confronter la réalité. Ce questionnement incessant, grâce à mon amour, trouvait tout à coup ses réponses aussi naturellement que spontanément. Avec Lorelei à mes côtés, les mauvais souvenirs, les figures de cauchemar que je traînais de l'enfance, je comptais bien leur faire une fois pour toutes un bras d'honneur. Quitter ce purgatoire où, loin d'elle, je m'attardais encore, et toucher enfin aux sphères éthérées...

Tendu vers cet objectif, je profitais de toutes les occasions, professionnelles parfois, médicales surtout – ma santé fragile exigeant régulièrement des séjours en cure thermale – pour emmener Lorelei dans ces lieux où Amour et Art se marient en pure harmonie. Deux êtres qui s'aiment en contemplation devant une œuvre d'art, c'était pour moi le lieu et la formule, la pierre philosophale ouvrant tout grand l'accès aux bonheurs ineffables. Goûter aux mêmes merveilles antiques, s'enivrer

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

d'une même découverte, s'émouvoir d'une même apparition, d'un même coin de ciel derrière un temple, d'une même ombre sur une colonne effondrée, avec le même regard, la même pression de main, la même crispation des doigts, m'inondait d'une sensation fusionnelle proche de l'ivresse d'où s'exaltait, comme en un chant, la beauté d'un monde qui seul nous appartenait. Avec, en toile de fond, tantôt la tendresse de la Toscane, la douceur de ses collines couvertes de vignes et d'oliviers argentés, tantôt la grandeur de Rome, la profusion de ses églises, de ses monuments, de ses ruines suintantes de toute l'ardeur des pierres surchauffées. Et moi, bien entendu, transfiguré en guide enthousiaste, régnaient en maître de mon amour : « Regardez chérie, admirez cette nuance... »

N'allez pas croire pour autant que ces voyages culturels faisaient l'économie des voyages à Cythère ! Simplement, en matière de sexualité, je ne pouvais revendiquer la même autorité qu'en matière artistique. Mon initiation tardive ayant conféré à l'acte sexuel cette crainte et, surtout, ce respect qu'une expérience beaucoup plus précoce eût pu altérer, je vous avouerai que seule une femme particulièrement prude aurait pu alors me trouver légèrement débauché. Ma pudeur extrême faisait le reste. Le narcissisme inclinant avant tout aux postures valorisantes, je m'aventurais donc sur le terrain érotique avec toutes les précautions exigées par mes limites et mon manque d'assurance. Si je savais aussi m'émouvoir de nos découvertes, le sexe – notez bien cette précision ! – ne tenait pas dans notre relation une place

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

primordiale, contrairement à celle qu'elle occupe habituellement dans une grande passion comme le fut la nôtre. Je ne me souviens pas que Lorelei s'en soit jamais plainte. Pour elle comme pour moi, au fond, ce n'était qu'un élément d'un ensemble autrement plus intense et valorisant.

Néanmoins, pour nos rencontres intimes, j'avais trouvé un studio dans une impasse discrète du Rond-Point de Plainpalais – proche de mon étude car mon emploi du temps était terriblement « minuté » – que certains ont décrit à mon procès comme une chambre sordide où M^e Joncour, la pénombre venue, se glissait honteusement, entraînant sa Messaline dans la débauche. Certes, on a pu s'étonner que cet érudit, cet esthète raffiné qui s'était occupé des moindres détails de son appartement, se contentât d'un décor frustre sans mobilier ni tableaux. Nous n'avions simplement pas eu le temps de l'aménager. Nous y venions à la hâte, en clandestins, pour y voler un moment de bonheur. Nos véritables transports exigeaient la distance, l'éloignement des voyages, pour s'épanouir à loisir.

Car dans ma propre ville, cette austère Genève dont l'expression sévère m'avait façonné, j'étais sans cesse pétrifié par la crainte d'être surpris en flagrant délit. Non pas tant par ma femme : à certaines allusions au moment du repas, à des sous-entendus que les enfants ne pouvaient comprendre mais que je décodais sans peine, j'avais très vite compris qu'elle savait. Le repas terminé, chacun filait dans sa chambre ou à ses activités, et la menace des révélations s'arrêtait là. Aucun risque qu'elle n'allât

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

plus loin. En ce temps-là, croyez-moi, sauver les apparences importait plus que tout ! Sa dignité d'épouse la vouait donc au silence au moins autant que sa décision de rompre toute intimité avec moi la rendait en partie responsable de mes relations extraconjugales. Quant à ma conscience, si je n'étais plus un mari fidèle, j'attends encore qu'on m'en désigne un seul...

Non ! Mais les autres, mes enfants tout d'abord dont je redoutais d'avoir un jour à affronter le regard réprobateur, mes proches ensuite, mes collègues surtout dont je savais trop bien avec quelle impatience cruelle certains guettaient la faille. Il m'aurait été insupportable de me retrouver en faute à leurs yeux, dans l'incapacité de m'accorder ce brevet de vertu qui confortait ma hauteur et me préservait de leur jugement. Qu'ils pussent cesser un instant d'être cet auditoire respectueux que ma vertu leur imposait me faisait enrager. Qu'ils pussent se transformer en un tribunal légitime mû par une irrésistible vocation au verdict m'effrayait. Un homme comme vous ! me disait-on admiratif. Un homme comme moi ne pouvait déchoir...

Plus on est heureux et moins on prête attention à son bonheur. Avec le temps, il devient aussi normal que l'air qu'on respire et dont on ne perçoit le prix inestimable que lorsqu'il vient à nous manquer. Je n'ai compris que trop tardivement le poids que cette angoisse faisait peser sur notre relation. Quand nous allions au restaurant, j'arrêtais la voiture une centaine de mètres plus loin, je laissais Lorelei à l'intérieur et entrais dans l'établissement

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

pour une inspection circonspecte de sa clientèle. Alors seulement, je revenais sur mes pas :

— Vous pouvez venir, ma chérie.

Au début, elle s'en amusait :

— La voie est libre ?

Bientôt, elle ne rit plus.

Je choisissais toujours des restaurants à la clientèle internationale et variée. Nous nous installions à l'écart, dans un coin qui nous était réservé et d'où je pouvais surveiller les allées et venues. Dès que la porte s'ouvrait, j'interrompais aussitôt la conversation ou le repas pour jeter un coup d'œil inquiet aux nouveaux arrivants. Le cas échéant, j'avais préparé un scénario crédible. Jamais, à l'exception d'une lamentable expérience que je vous conterai plus tard, je n'ai emmené Lorelei au concert, au théâtre ou au cinéma. Jamais nous ne nous sommes promenés sur les quais, au bord du lac. Sans cesse, je jetais autour de moi des regards anxieux. Même durant nos escapades à l'autre bout de l'Italie ou de l'Autriche, je n'étais pas serein. Inévitablement, il y eut des rencontres impromptues...

Comme cette connaissance qui nous surprit à Sienne devant nos cappuccinos :

— Bonjour Maître !

Il me tendait la main, heureux de cette rencontre surprise sous des latitudes inhabituelles. Puis, se tournant vers Lorelei :

— Bonjour, madame. Votre sœur va mieux ? La dernière fois que je l'ai croisée, elle était souffrante.

Je me levai précipitamment, bredouillai quelques excuses et les plantai là, laissant à Lorelei

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

le soin de gérer le quiproquo. Elle dut lui expliquer qu'elle n'était pas M^{me} Joncour, qu'elle était fille unique et qu'elle ne pouvait donc pas répondre à sa question. L'autre s'excusa et, après quelques considérations météorologiques, prit congé.

— C'est épouvantable, lui fis-je quand elle me rejoignit à l'hôtel.

— Ce qui est épouvantable, Philippe, c'est que vous m'avez plantée là dans cette situation ridicule !

Elle ne pouvait pas comprendre.

Une autre fois, près de Biarritz, alors que, tard le soir et sous une pluie battante, nous arrivions enfin à notre hôtel, j'aperçus dans le parking une voiture familière immatriculée à Genève. J'interrogeai le portier d'un air détaché :

— Savez-vous à qui appartient cette voiture ?

— Oui, monsieur, à un avocat.

— Je crois le connaître. Pouvez-vous me dire son nom ?

— Certainement, monsieur, c'est M^e Helg.

Un confrère ! Pire, un ami ! Une vague de panique m'envahit :

— Lorelei, nous ne pouvons pas rester dans cet hôtel !

— Philippe, voyons, vous n'êtes pas sérieux ! Il est tard, il pleut à verse et je suis fatiguée.

Avec mille précautions, en rasant les murs, nous rejoignîmes notre chambre. Toute la journée du lendemain, nous ne devions pas en bouger, déjeunant au lit, guettant par la fenêtre le départ de M^e Helg qui, heureusement, daigna quitter l'hôtel à l'approche du soir en protégeant sa famille sous un énorme parapluie.

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

Bien entendu, ces pertes de maîtrise, ce manque de sang-froid face à des situations imprévues, essentiellement d'autres plus révélatrices, plus compromettantes et graves encore dont vous apprendrez bientôt les détails, furent mises à ma charge. Je vous l'ai dit, j'avais placé devant moi la statue d'un héros imaginaire à laquelle je m'efforçais de ressembler. L'obligation où je me trouvais de cacher la partie inavouable de mon existence me donnait un air froid, hautain, que l'on confondait avec celui d'une vertu hiératique. Cette fausse grandeur est farouche et inaccessible. Comme elle sent son faible, elle se cache, du moins ne se montre-t-elle jamais de front. Et si le masque menace de tomber, c'est la panique.

Mais comment vous expliquer ce que je n'ai jamais su expliquer à Lorelei, ni même à mes avocats ? Les inconséquences de ma nature m'apparaisaient si gênantes, si ridicules, que je les avais reniées depuis l'adolescence. Du moins m'efforçais-je de ne pas en tenir compte, de les « réduire ». Chacun de nous, n'est-ce pas, a conscience de son unité qu'il s'efforce de maintenir souvent au dépens d'une vérité de l'être. Nous avons davantage le souci de notre cohérence, de notre continuité, et nous sacrifions volontiers la sincérité à la pureté de la ligne, quitte à refouler tout ce qui ne convient pas à cette projection idéale. J'en étais réduit, pour simplement exister, à m'imiter moi-même, plus exactement à imiter ce que je voulais être. Cette image ne supportait plus aucune égratignure. Si ma passion exigeait l'inconséquence, ma vanité me l'interdisait. Et je ne pouvais tout simplement plus m'accepter dans

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

le dérèglement, dans la contradiction. Face à cette crispation, plus rien d'autre ne comptait. « M^e Joncour » – oserais-je le formuler ainsi ? – était devenu une créature autonome et tyrannique contre tout ce qui, en moi, pouvait menacer sa réputation. Loin de s'émousser, mon sentiment de culpabilité s'était au contraire aiguisé sur la roue du temps comme un couteau sur une meule. Surmené par mon travail, torturé par mes angoisses, tétanisé par l'idée du scandale, je n'étais plus en état de faire la part des choses. Je voyais maintenant l'ombre du reproche s'étendre sur le visage de mes enfants, de ma mère, de ma famille, de mes collègues, de tous ces inconnus qui, dans mon délire, ne l'étaient plus. Ils se tenaient tous alignés sur une seule rangée comme un tribunal, animés d'une inextinguible soif de jugement. Comment risquer la sentence ? J'avais autant besoin des sommets pour être estimé que d'air pour respirer.

Aussi, malgré les réactions de plus en plus agacées de Lorelei, je me montrai incapable de surmonter cette angoisse du flagrant délit. Comprenez bien ! C'était comme un mur contre lequel, à chaque tentative de franchissement, je me meurtrissais affreusement. Aussi forte que fût ma passion, elle n'existait plus quand il s'agissait de ménager les apparences. Pour tout vous dire, lorsqu'un jour, seul en déplacement professionnel, je rencontrai des connaissances au détour d'une rue, j'en éprouvai la même peur panique que si Lorelei se fût réellement trouvée à mes côtés, à l'unique pensée qu'elle aurait tout aussi bien pu s'y trouver. Il m'arrivait de l'implorer pour qu'elle renonçât à

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

assister à tel concert où je devais me rendre avec ma femme. Et comme elle rechignait légitimement, quand je la croisais dans le hall d'entrée, je passais devant elle sans un regard, à ce point raidi dans ma volonté de l'ignorer que j'en devenais suspect.

Un jour, avide de pardon, je lui promis de lui adresser la parole en public si je devais la croiser fortuitement à un concert.

— Vous n'en êtes pas capable, vous le savez bien, me lança-t-elle dans un sourire de défi. Au reste, je ne vous en demande pas tant...

— Je vous promets de le faire!

L'occasion devait bientôt se présenter. Je me trouvais avec un groupe d'amis sur les marches du conservatoire quand elle passa, volontairement je pense, tout près de moi.

— Bonsoir mademoiselle, lui fis-je d'une voix si forte que mes amis se retournèrent d'un même mouvement.

Elle s'arrêta, me regarda un instant et me répondit naturellement :

— Bonsoir monsieur.

— Le concert promet d'être beau. L'austère dépouillement des ultimes quatuors à cordes de Beethoven atteint au sublime. Ma femme a assisté aux répétitions, elle était sous le charme. Passez une bonne soirée!

Le ton de ma voix était si artificiel, l'ordonnance des mots si étrange, que mes amis, qui ne devaient pas penser à mal, me considérèrent d'un air intrigué.

— C'est incroyable, Philippe!, me dit Lorelei quand je la revis quelques jours plus tard, un avocat

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

comme vous, rompu à la scène du tribunal, habitué à maîtriser ses nerfs, à ruser, à jouer la comédie, comment pouvez-vous à ce point manquer de sang-froid ? Il vaut mieux pour tout le monde que vous continuiez à m'ignorer en public, sachez-le !

Il y avait dans ce reproche, mais à notre insu, une telle charge prophétique que j'en mesure aujourd'hui encore toute l'ironie. Mais nous n'en sommes pas là. Il me faut avant cela mettre à mal votre patience et vous exposer les étapes par lesquelles cette liaison se délita progressivement.

Deux scènes, me semble-t-il, la firent définitivement basculer dans une logique négative, sans espoir de retour. Je possédais de l'autre côté de la frontière, au pied du Salève, une résidence secondaire où je me rendais régulièrement en famille. Les douaniers me connaissaient si bien que, lorsqu'ils m'apercevaient, ils me faisaient signe de passer sans m'arrêter. J'eus envie un jour de montrer cette maison à Lorelei. En lui faisant ainsi partager certains aspects de ma vie dont elle était exclue, j'espérais sa mansuétude pour le rôle obscur où mes angoisses la maintenaient. J'avais oublié la douane. En l'apercevant de loin, j'arrêtai immédiatement la voiture sur le bas-côté :

— Chérie, je suis désolé, il vaudrait mieux que vous passiez la frontière à pied.

— Jamais !

— Soyez gentille, comprenez-moi ! Tous ces douaniers me connaissent, ils connaissent ma femme, mes enfants !

— Jamais, vous dis-je ! Je ne bougerai pas !

J'étais parfaitement conscient de l'humiliation que je lui imposais. Ce qui, dans les premiers mois de

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

notre relation, aurait pu paraître un jeu susceptible de renforcer notre complicité lui était devenu, avec les années, une suite d'épreuves et de souffrances par lesquelles elle mesurait sa solitude et l'impasse sentimentale où je la rejetais. Pour autant, je ne pouvais pas davantage continuer ma route qu'elle ne voulait descendre de voiture. Nous restâmes ainsi plusieurs minutes à argumenter, moi blême, tendu, elle dépitée, irritée, chacun fermement accroché à sa position :

— Enfin, Philippe, soyez raisonnable ! Il n'est inscrit nulle part sur mon front que je suis votre maître ! Je pourrais être n'importe qui, votre secrétaire par exemple !

— Ma secrétaire ? C'est encore pire ! Vous vous rendez compte, quel cliché !

Ces heures volées s'étaient de toute façon définitivement assombries. Mieux valait rebrousser chemin. Je fis demi-tour et laissai Lorelei près d'un arrêt de bus à l'entrée de la ville. Deux semaines passèrent sans appels ni lettres. N'y tenant plus, je saisis le téléphone et, comme si nous venions de nous quitter aux plus belles heures de notre amour, je me surpris à lui lancer spontanément cette invitation :

— Chérie, réservez votre vendredi soir, nous allons ensemble au théâtre !

— Vous voulez dire que nous irons le même soir, vous côté pair, moi côté impair ?

— Non ! Non ! J'ai bien dit ensemble, côte à côte. J'ai retenu deux places.

Cette fois, je ne pouvais plus reculer. Au concert, il était inconcevable que je ne rencontraisse

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

pas des connaissances. Au théâtre, vu l'offre multiple de la ville, je pouvais espérer une clémence du destin. Il n'en fut rien.

Ce soir-là, mon angoisse était si violente qu'elle me nouait la gorge et me coupait les jambes. J'avais certes pris l'élémentaire précaution de réserver des places au poulailler. Mais avant même de rejoindre nos sièges, j'avais déjà repéré une dizaine de visages connus. J'agonisais. Littéralement, j'agonisais. Des bouffées de chaleur me remontaient au cerveau, des sillons de sueur coulaient le long de mes tempes. Brusquement, je vois un ami remonter l'allée centrale et se diriger vers moi. Pris d'une pulsion incontrôlable, je me lève, bredouille quelques mots d'excuse à Lorelei et m'enfuis précipitamment.

J'aurais voulu revenir à l'entracte, une fois mon sang froid recouvré. J'en fus incapable. Lorelei assista seule au spectacle pendant que je reprenais mes esprits dans la voiture, tout en préparant dans ma tête cette mesquine parade à ses reproches : « Lorelei, ne comprenez-vous pas que je souffre beaucoup plus que vous du mal que je vous fais ? »

Deux heures plus tard, encore suffoquant et honteux, j'entendis des coups secs frappés du revers du doigt à la vitre :

— Philippe, cette fois, vous m'entendez, cette fois, je ne vous reverrai plus jamais !

Puis elle tourna les talons et disparut dans la pénombre de la rue presque déserte. Je restai seul avec ma peine, mon regard suppliant et mes ridicules mots d'excuse au bord des lèvres.

Dans le tunnel des passions clandestines, au point où nous en étions arrivés, notre amour devait

CONDAMNÉ AU BÉNÉFICE DU DOUTE

soit mourir asphyxié soit déboucher à l'air libre. J'aurais pu admettre cette évidence avec une once de lucidité. Mais, en ce temps-là, mon égoïsme culminait dans mes générosités. Je croyais encore agir par convictions, par grandeur d'âme, n'imaginant pas un instant que mes principes pussent s'en aller à la dérive, au courant de mes intérêts ou des difficultés du moment. Je disposais donc de toute une réserve de nobles raisons pour ne rien changer à cette situation...

LE CHRONIQUEUR JUDICIAIRE — *Faisant front à l'interrogatoire du président, Philippe Joncour a joué hier son rôle d'avocat aux prises avec l'aveugle fatalité qui l'a fait chuter de son piédestal pour l'amener, brisé, devant les juges d'une cour d'assises. Il a plaidé de sa belle voix lente et insistante pour un homme injustement emprisonné dans les filets des malentendus, des coïncidences malencontreuses, des circonstances troublantes. Les phrases s'enchaînaient aux phrases avec élégance dans une rhétorique délicieusement surannée et un brin ampoulée, les idées s'emboîtaient dans les idées, sans faille, dans une parfaite logique apparente. D'où venait alors notre malaise ? De ce que la logique n'est pas la vie. À vouloir démontrer que toutes ses actions relevaient d'une logique rigoureuse, il laissait entendre qu'il se connaissait bien mal... ou qu'il mentait, aux autres et peut-être à lui-même. L'esprit de système ne peut rendre compte du flux naturel des choses. Comment dès lors accepter cette image d'un homme uniquement préoccupé de faire son devoir, d'aider autrui, de se conduire en homme d'honneur ? Tout le drame de Philippe Joncour semble tenir dans son impossibilité à accepter ses faiblesses et ses manques, dans sa*

tendance à refouler systématiquement les aspects de sa personnalité qui ne conviennent pas à l'image idéale. À le voir gesticuler dans sa défense, on avait l'impression d'un être hors temps et, pour ainsi dire, hors sol. À l'entendre se débattre dans ses contradictions, on avait pitié de cet homme prisonnier de son personnage, et à qui il a manqué si peu pour que toutes ses qualités s'épanouissent dans une heureuse harmonie au lieu de se heurter dans des conflits épuisants et sans issue...